revista Observatório

L'HISTOIRE PUBLIQUE AU BRÉSIL, ENTRE PRATIQUES ET RÉFLEXIONS: L'atelier historiographique de Ricardo Santhiago entre l'histoire orale et l'histoire

Entrevista

Interview

Entrevista

Fagno da Silva Soares[1]

"[...] l'histoire publique peut être envisagée sous quatre généreuses dimensions, susceptibles d'entrecroisement et d'interprétations : histoire pour le public, histoire avec le public, histoire faite par le public et histoire et public.

Ricardo Santhiago, 2016.

Interview réalisée lors du 3ème Symposium International d'Histoire Publique : Histoire Publique en Débat le 28 novembre 2016, à l'Université Régionale du Cariri [URCA], avec l'historien et communicologue Ricardo Santhiago, professeur de l'Université Étatique de Campinas [UNICAMP]. Ricardo est chercheur du Laboratoire d'Histoire Orale et d'Images [LABHOI-UFF], du GEPHOM - Groupe d'Études et de Recherches sur

[1] Chercheur du Centre de Recherches en Histoire Orale de l'Université de São Paulo [NEHO/USP] et du Groupe de Recherches sur le Travail Esclave Contemporain, au sein de l'Université Fédérale du Rio de Janeiro [GPTEC/UFRJ]. Coordinateur du CLIO & MNEMÓSINE, Centre d'Études et de Recherches sur l'Histoire Orale et la Mémoire [IFMA]. Professeur d'Histoire de l'Institut Fédéral d'Éducation, des Sciences et de Technologie de l'État du Maranhão [IFMA/Campus Açailândia]. Courriel : fagno@ifma.edu.br. Adresse postale : Rua Projetada, s/n, Progresso, 65930-000, Açailândia, État du Maranhão, Brésil.

l'Histoire Orale et la Mémoire [EACH-USP]. Fondateur et membre de la coordination du Réseau Brésilien d'Histoire Publique [RBHP].

Ricardo Santhiago est un chercheur affichant une dense production historiographique tournée vers les aspects théoriques et méthodologiques de l'histoire orale et de l'histoire publique au Brésil. Il est chercheur postdoctoral en Histoire au sein de l'Université Fédérale Fluminense [UFF, 2015], docteur et titulaire d'un master en Histoire Sociale [USP, 2013/2009], spécialiste en Journalisme Scientifique [Unicamp, 2006] et titulaire d'une licence en Journalisme [PUC-SP, 2004]. Il est actuellement professeur de la Faculté de Sciences Médicales de l'Université Étatique de Campinas, chercheur au Laboratoire d'Histoire Orale et d'Images [LABHOI-UFF], du GEPHOM - Groupe d'Études et de Recherches sur l'Histoire Orale et la Mémoire [EACH-USP] et du MusiMid - Centre d'Études sur la Musique et les Médias [ECA-USP]. Il est fondateur du Réseau Brésilien d'Histoire Publique [RBHP], associé à l'Oral History Association [OHA, USA], à l'Association Brésilienne d'Histoire Orale [ABHO] et au National Council on Public History [NCPH, USA]. Dans le cadre de sa riche production intellectuelle, entre autres œuvres dont il est l'auteur et/ou le (co)organisateur, nous pouvons mettre en exergue : *Solistas dissonantes: História [oral] de cantoras negras [2009], Narrativas e Experiências: Histórias orais de mulheres brasileiras [2009], Memória e diálogo: Escutas da Zona Leste, visões sobre a história oral [2011], Depois da utopia: A história oral em seu tempo [2013], História oral na sala de aula [2015] et História pública no Brasil: Sentidos e itinerários [2016], História oral e arte: Narração e criatividade [2016].* Son article *The Dissonant Lives of Brazilian Black Women Singers*, publié en 2012 par la revue Oral History Journal, lui a valu le prix « *Article Award » de l Oral History Association*, décerné au meilleur article d'histoire orale. En 2104, il

a été lauréat du prix « *New Professional Award » du National Council on Public History*.

Reçu: 19/03/2017. Accepté: 26/03/2017. Publié: 04/01/2017.

Pendant l'interview, **Ricardo Santhiago** ***a abordé son parcours professionnel et a fait plusieurs réflexions ayant trait à la conceptualisation, à la trajectoire et aux expériences de l'histoire publique au Brésil. Il nous a parlé de ses projets en cours et de sa contribution à l'élargissement des réflexions théoriques et méthodologiques liées à l'histoire publique brésilienne.***

Fagno da Silva Soares [FSS] : Bonjour professeur Ricardo ! Nous vous remercions vivement pour votre disponibilité à nous concéder cette entrevue et soulignons notre satisfaction. Pour entamer cette entrevue, prenons votre parcours professionnel, ainsi que les motivations qui vous ont conduit à choisir la carrière de journaliste et, ultérieurement, celle d'historien. En ce sens, rappelons-nous de votre article publié par la revue PJ:Br - Jornalismo Brasileiro, en 2007, dont le titre *« Esboço para um diálogo: História oral e jornalismo de grande extensão »* [Esquisse d'un dialogue : Histoire orale et journalisme grand public] traduit bien vos desseins, lorsqu'il traite des dits, des interdits et des possibilités inhérents au dialogue entre histoire orale et journalisme. Ceci dit, nous aimerions vous demander si vous vous considérez comme un journaliste-historien ou comme un historien et journaliste ? Quelles sont les retombées et répercussions résultantes de l'interface et/ou des frontières entre l'histoire et le journalisme ?

Ricardo Santhiago [RS] : Fagno, avant tout, je vous remercie de votre gentille invitation. Je ne sais pas si ma réponse à cette question sera satisfaisante. À vrai dire, je ne sens pas de rupture dans mon parcours, bien au contraire, les choses que j'ai faites et exploitées, au sein de l'université mais aussi hors de celle-ci, ont toujours été le fruit de questionnements survenus de mon propre travail – un travail rarement réalisé en tant que journaliste, parfois comme producteur

culturel, souvent à titre d'historien, mais toujours en qualité de chercheur. Il y a plusieurs affinités entre ces deux professions que vous mentionnez, cependant, il y a des journalismes et d'autres journalismes, des histoires et d'autres histoires, l'histoire orale n'étant qu'un creuset parmi tant d'autres possibles. Aujourd'hui, l'on compte des dizaines, voire des centaines d'articles et de thèses sur ce thème, notamment à la lumière de l'histoire du temps présent, lesquels répondent à la deuxième partie de votre question avec la profondeur nécessaire. Quant à la première partie, également difficile, abordons-la. Il y a quelques années, j'ai été pour la première fois dans une librairie, lors d'un voyage, où j'ai acheté trois livres. L'homme qui m'a accueilli, probablement le propriétaire de la librairie et responsable depuis des décennies – ce qui est de plus en plus rare de nos jours, malheureusement, m'a regardé et m'a dit : « Ah, très bien : vous êtes un historien culturel ! » Cela a été une excellente supposition, ainsi qu'une expérience presque gênante, le fait d'être si facilement déchiffrable. Mais je crois pouvoir ajouter quelques éléments à cette définition, en disant que je quelqu'un qui fait des recherches historico-sociologiques, très pluridisciplinaires, sur la vie culturelle et intellectuelle brésilienne au présent, avec la mémoire et la communication (personnelle et/ou médiatique, ou sociale, à votre choix) comme axes toujours présents. Bien que les recherches que je développe semblent assez différentes les unes des autres, tant en termes thématiques qu'en ce qui concerne les procédures, elles renvoient toutes, à une échelle plus ou moins importante, à ce lieu – un lieu, je le répète, très pluridisciplinaire, ceci étant à mon avis l'une des caractéristiques les plus évidentes de mon travail.

FSS : Maintenant, parlez-nous un peu des influences historiographiques subies lors de votre master et de votre doctorat en Histoire Sociale à l'Université de

São Paulo [USP] et pendant votre stage postdoctoral au Laboratoire d'Histoire Orale et d'Images [LABHOI/UFF]. Quels historiens ont exercé / exercent un rôle important dans votre formation initiale en tant que journaliste et, par la suite, comme historien ? En paraphrasant Marc Bloch, à quoi sert l'histoire publique ?

RS : Ce qui unit ces trois moments est, sans doute, l'histoire orale. Peut-être que ce qui est à l'origine de mon intérêt pour l'histoire publique a vu le jour avant, lorsque j'ai suivi un cours de spécialisation à l'Unicamp proposé par le Laboratoire d'Études Avancées en Journalisme et tourné vers la divulgation scientifique. C'est alors que j'ai pris contact avec les discussions fascinantes sur les sciences, la technologie et la société, mais ce qui a fortement attiré mon attention était l'accent mis sur la divulgation des recherches en sciences biologiques et de la santé, presque sans laisser d'espace pour une prise en charge de cette problématique dans le cadre des sciences humaines et sociales. Cette préoccupation liée à la communication et à la socialisation des recherches historiques découle un peu de cela. Ainsi que d'une sorte de bouleversement personnel, car lorsque je suis entré dans le territoire de l'historien, j'étais simplement certain de cet élan à communiquer le résultat des recherches académiques à un public le plus ample et varié possible. Finalement, je me suis rendu compte que ce n'était pas exactement ainsi. Et encore plus tard, j'ai aussi vu que l'histoire publique ne peut pas être réduite à cette fonction de divulgation – et j'estime qu'il est très important de souligner cela, car je n'envisage pas l'histoire publique et la divulgation scientifique de l'histoire en tant que synonymes.

Mais, pour reprendre votre question, je crois en fait qu'il s'agissait de trois moments très fructueux et à forte activation intellectuelle. Pendant le master, comme vous le savez, je comptais sur l'appui de mon directeur de thèse, professeur José Carlos Sebe Bom Meihy, pratiquant et théoricien de l'histoire

orale, ce qui m'a fortement encouragé et a d'une certaine manière rendu possible mes premiers pas vers cette thématique et dans ce domaine, outre l'application la plus immédiate, pour ainsi dire, de l'histoire orale en tant que méthode donnant une solution à un problème de recherche. Je suis resté pendant trois ans au Centre de Recherches en Histoire Orale de l'Université de São Paulo, avec une implication très intense, qui est notoire dans mes premiers écrits et certainement dans le livre *Solistas dissonantes*, même s'il est déjà quelque peu différent du mémoire qui est à son origine, y compris en vertu de la préoccupation plus évidente avec l'histoire publique. En réalité, tout au long de cette période d'études et de formation, j'ai découvert que j'avais plus d'affinité avec les travaux thématiques du centre (j'oserais même dire beaucoup d'affinité) qu'avec la vision, aussi bien méthodologique que politique, d'histoire orale qui régnait dans le groupe. De mon point de vue, cela a été extrêmement positif, avec plusieurs conséquences – tout d'abord en ce qui concerne ma thèse de doctorat.

Mon contact rapproché avec l'histoire orale a également beaucoup éveillé l'intérêt pour l'histoire publique – étant donné qu'elles ont, comme vous le savez, un rapport très intime. Premièrement, parce que le public est une condition pour que l'histoire orale se réalise. Deuxièmement, parce qu'une partie considérable des recherches dans le domaine de l'histoire orale est caractérisée par une inspiration consistant à donner de la visibilité aux histoires d'individus et de groupes qui sont absents de l'enregistrement historique – ce que j'estime valable et important, même si je crois également que les recherches académiques ne peuvent pas se réduire à cela. Je répète toujours que l'une des choses les plus perspicaces que j'ai lues sur les sens de l'histoire orale sont les propos de Marieta de Moraes Ferreira : l'histoire orale est une espèce de boussole pour les défis de l'histoire, à l'instar d'une pratique qui joue le rôle d'un « laboratoire épistémologique » très précieux, parce qu'il radicalise

des aspects ayant trait à la pratique historienne dans son ensemble, qui deviennent néanmoins plus visibles et plus aigus lors du travail consacré à l'histoire orale (et sur la mémoire, le temps présent, la subjectivité, l'intersubjectivité, les demandes sociales et ainsi de suite).

FSS : Comprenons donc le domaine de l'histoire publique en tant qu'un espace de nature pluridisciplinaire qui lie l'histoire pour le public avec l'histoire et le public, renforcées par différents langages, tels que les langages cinématographique, iconographique, littéraire, muséologique et/ou médiatique. En ce sens, quel est l'enjeu des professionnels qui interviennent dans ce domaine ? Dans quelle mesure le fait d'être journaliste et historien contribue à vos pratiques et réflexions pour ce qui est de l'histoire publique ?

RS : C'est une bonne question, parce qu'elle permet d'envisager l'histoire publique non seulement comme un espace pluridisciplinaire, mais aussi comme une pratique pluridisciplinaire. L'historien doit connaître les différents langages et les divers supports à disposition pour diffuser ses recherches, mais il ne peut pas et ne doit sans doute pas les maîtriser tous. Il est plus important de comprendre le langage cinématographique que de savoir utiliser le logiciel le plus récent pour l'édition des vidéos, quoiqu'il soit également intéressant et souvent utile d'avoir des compétences pour intervenir lors des différentes étapes de l'élaboration d'un travail. J'arrive même à concevoir cette collaboration pluriprofessionnelle comme une solution au dilemme de la formation pour l'histoire publique – une fois de plus, je me demande s'il est réellement nécessaire d'avoir un cursus au profil essentiellement technique, à l'instar de plusieurs formations étrangères dans le domaine, qui enseignent des choses qui deviendront rapidement obsolètes, à un niveau très superficiel. Il est impossible de devenir un expert en vidéo et en Internet et en histoire orale et

revista Observatório

en radio et en écriture créative et en édition de contenus et en gestion de fichiers, et ce, encore moins après un cours de, disons, deux ans – un temps qui pourrait être mieux employé. En ce sens, le partenariat avec des écoles et des cours de communication, qui est tout à fait faisable, est très enrichissant pour tous lorsqu'il s'agit de l'histoire publique pratiquée au sein de l'université.

FSS : Nous savons combien sont importantes la contribution et la base fournies par l'historiographie nord-américaine à l'histoire publique. Pourriez-vous nous présenter quelques auteurs/ouvrages que vous considérez comme inspirateurs pour l'histoire publique au niveau mondial. Existe-t-il des initiatives de traduction de ces ouvrages nord-américains vers le portugais brésilien ?

RS : Personnellement, j'ai appris et j'apprends beaucoup en lisant les auteurs étrangers : les Nord-américains, ainsi que, pour ce qui est de l'histoire Publique, les Canadiens, les Australiens et peut-être principalement les Britanniques (pour ne mentionner que ceux s'exprimant en anglais, pour les quels la discussion est consolidée sous cet intitulé). C'est aux États-Unis que j'ai « découvert », avec plusieurs autres personnes, que cet ensemble de choses auxquelles je pensais disposait d'un nom. Aujourd'hui, je ne crois qu'aucun de ces travaux a constitué une « raison séminale » pour la pratique de l'histoire publique en soi. Bien au contraire : ce que je vois, dans le mouvement international récent, est une tendance dangereuse, chez certains individus et auprès d'institutions, de refuser les expériences d'autres pays au motif qu'elles sont différentes des leurs. Mais cela est loin de constituer une spécificité de notre domaine. Lors du Symposium d'histoire publique réalisée à l'UFF, en 2014, j'ai justement parlé de l'importance de reconnaître les différentes expériences nationales et régionales. Et, même si les auteurs de *textbooks* ne l'entendent pas, nous sommes déjà bien capables de discerner le colonialisme culturel du dialogue et des échanges véritables.

FSS : En 2011, nous avons eu le plaisir de voir la parution, à la maison d'édition Letra e Voz, de l'ouvrage inspirateur, *« Introdução à História Pública »*, organisé par les professeures Juniele Rabêlo et Marta Gouveia Rovai. Plus récemment, avec la publication de l'ouvrage collectif « *História pública no Brasil : Sentidos e itinerários »* dont vous avez été l'un des organisateurs, avec les professeures Ana Mauad et Juniele Rabêlo, proposant un ensemble de réflexions théoriques, méthodologiques et pratiques sur l'histoire publique. Certainement, ces ouvrages sont déjà nés comme des classiques ou le deviendront bientôt, à l'instar du recueil paru à la fin des années 1990, *« Usos de Abusos da história oral »,* organisé par les professeures Marieta de Moraes Ferreira et Janaína Amado, et publié par la maison d'édition Fundação Getúlio Vargas. Pour faire une brève rétrospective de l'arrivée, des disputes conceptuelles et du développement de l'histoire publique au Brésil, comment analysez-vous les progrès obtenus dans ce domaine au sein des universités brésiliennes et hors de celles-ci ?

RS : L'histoire publique au Brésil suit une trajectoire propre, assez distincte, par exemple, de celle des États-Unis, où elle a vu le jour dans les années 1970 en tant que tentative éclairée de la communauté d'historiens d'ouvrir de nouveaux champs de travail, surtout dans un contexte de diminution des postes dans les universités et, en même temps, de prolifération de nouveaux docteurs. Habituellement, je dis que le plus grand succès du mouvement de l'histoire publique aux États-Unis n'est pas à proprement parler celui d'avoir ouvert de nouveaux champs de travail (bien qu'il y ait contribué), et qu'il s'agit surtout du fait d'avoir fondé un tout nouveau domaine, ce qui implique de nouveaux postes de travail, de nouveaux espaces de reconnaissance et de nouvelles instances de pouvoir. L'histoire publique américaine se présente aujourd'hui

comme une discipline quelque peu écartée de la discipline historique, surtout, en fonction du besoin de préserver cet espace institutionnel. Certains professeurs affirment ouvertement qu'il n'est possible de faire de l'histoire publique qu'à condition d'être titulaire d'une licence en histoire publique ; dans le cas contraire, l'on est hors du club. Je crois s'agir d'un chemin qui pose des problèmes, y compris parce que l'« historien public » ne constitue pas une profession. Ana Maria Mauad suggère que l'on devrait peut-être envisager l'histoire publique comme une « attitude » et j'apprécie cette idée. Toutefois, dans l'univers américain il y a plusieurs exceptions et c'est avec elle que je préfère dialoguer : avec Michael Frisch, Linda Shopes ou Denise Meringolo. Au Brésil, il y a eu un bref moment de réticence envers l'histoire publique (peut-être en raison de cet historique étranger quelque peu séparatiste), succédé d'un intérêt authentique de compréhension – et j'estime que cela résulte principalement de cet effort collectif qui est matérialisé dans ces deux recueils et dans la constitution du Réseau Brésilien d'Histoire Publique lui-même. Je vois actuellement de plus en plus de disciplines sur l'histoire publique dans les programmes de premier et de deuxième cycles, dans les bibliographies adoptées pour les sélections de master et de doctorat et même pour les concours publics. E ce, presque toujours, dans cette perspective que je considère comme la plus prometteuse, d'intégration – même si elle est pluridisciplinaire et pluriprofessionnelle, le lieu de l'histoire publique étant fondamentalement celui de l'Histoire, avec laquelle elle partage ses objets et méthodes.

FSS : Dans ce contexte, le Réseau Brésilien d'Histoire Publique [RBHP] a contribué à l'élargissement et à consolidation des réflexions théorico-pratiques sur l'histoire publique au Brésil. En général, l'histoire publique rompt la barrière

de l'académie pour atteindre d'autres espaces de production et de circulation du savoir historique et pour toucher d'autres audiences. Sous ce prisme, pourriez-vous nous parler des perspectives et de certaines expériences, ainsi que des tendances, de ce champ au Brésil.

RS : Je suis ravi de savoir que ce nouveau panorama résulte, au moins partiellement, de ces efforts du Réseau. Dès le premier cours d'histoire publique, en 2011, beaucoup de gens se sont intégrés au mouvement. Dans un premier temps, c'était un groupe plus lié à l'histoire orale, mais actuellement les participants sont plus divers. L'histoire publique est devenue plus complexe au fur et à mesure qu'elle a été intégrée dans les débats ayant trait au patrimoine, à l'éducation et à l'enseignement de l'Histoire, de l'histoire numérique, de l'histoire du temps présent. J'estime qu'il y a une tendance à ce que cela s'intensifie, jusqu'en dernier ressort à rendre sans importance le mouvement de l'histoire publique lui-même – je plaisante toujours en disant que cela est l'objectif ultime.

FSS : Dans votre thèse, développée dans le cadre du Programme de Deuxième et de Troisième Cycles en Histoire Sociale, au sein de l'Université de São Paulo [PPGHS/USP], *Método, metodologia, campo: A trajetória intelectual e institucional da história oral no Brasil*, sous la direction de la professeure Sara Albieri, vous avez réalisé une étude dense ayant trait à la trajectoire de l'histoire orale sur le territoire brésilien, avec des entrevues de grands chercheurs responsables du processus de consolidation de l'histoire orale au Brésil. Il s'agit d'une étude inaugurale au Brésil, faisant face au début de la constitution narrative de l'histoire orale au Brésil. En ce sens, pourriez-vous partager avec nous quel est la contribution de cette étude pour l'histoire de l'histoire orale. Et aussi comment vous situez votre thèse de doctorat dans ce contexte ?

RS : Pour plusieurs raisons, le processus de recherches et de rédaction de cette thèse, qui n'a pas été publiée, a constitué un défi. Le problème du chercheur *insider* était central – et, en analysant rétrospectivement, c'est exactement pour cette raison que j'ai essayé de m'éloigner autant que possible des « sources orales », ou mieux encore des personnages dont le travail j'ai analysé. Les entrevues que vous mentionnez n'ont vu le jour que bien plus tard, au cours du processus de recherches – après avoir lu pratiquement tout ce qui a été publié sur l'histoire orale entre les années 1950 et les années 2000, et après avoir fait une étude approfondie des archives, aussi bien institutionnels que personnels. J'oserais dire que la fonction principale des entrevues pour la thèse a été de « remplir des vides ». Ensuite, d'autres possibilités de mise à profit sont survenues, bien que ce ne soit pas encore un travail d'histoire orale, s'agissant plutôt d'une histoire intellectuelle dont les sources principales sont les productions bibliographiques de ce domaine. Le travail est resté trop volumineux et, pour plusieurs raisons, je n'ai pas encore trouvé un format acceptable pour le publier, mais je peux reconnaître qu'il contient des contributions. Premièrement le fait de remettre en question, en les élargissant, les « récits fondateurs » de l'histoire orale au Brésil, qui privilégient un modèle institutionnel (l'histoire orale archivistique), au détriment d'autres que le précèdent, qui coexistent et qui, jusqu'à l'heure actuelle, jouent un rôle important dans la formation de nouveaux chercheurs et de groupes de recherches. Alors, mon interprétation est une invitation à comprendre l'histoire orale faite au Brésil comme un ensemble de mélanges fait à partir de quatre matrices, qui se combinent au fil du temps, selon des proportions variées : l'histoire orale de matrice sociologique, qui met en exergue le débat méthodologique, de procédure ; l'histoire orale plutôt liée à la Psychologie Sociale, très attachée à la figure d'Ecléa Bosi, qui met en évidence l'importance de la mémoire, du langage, de l'attention ; l'histoire orale « d'inspiration publique », avec toute l'expérience des diverses unités du Musée de l'Image et

revista Observatório

du Son (MIS) et des ouvrages publiés dont l'intention était d'intervenir dans la vie publique ; et l'histoire orale archivistique, connectée au modèle américain de l'Université de Columbia et qui, du fait de la force institutionnelle du Centre de Recherches et de Documentation d'Histoire Contemporaine du Brésil [CPDOC/FGV], a fini par se constituer en tant que modèle fondateur de la littérature dans notre domaine. T9out cela s'appuie sur certains concepts opérationnels, principalement pour l'identification de trois générations qui accomplissent des fonctions différentes dans le développement du champ et dans la distinction entre méthode, méthodologie et champs, qui donne le titre au travail. Le deuxième point important du travail, selon moi, a consisté dans la mise en évidence de la complémentarité et de l'influence mutuelle entre le travail intellectuel et la politique institutionnelle lors des efforts pour consolider et établir le champs de l'histoire orale au Brésil, ainsi que son internationalisation – quelque chose d'un peu plus controversé, mais que j'analyse à partir de la notion d'un « projet » d'organisation et de disciplination d'un champs, personnifiée dans « l'impératif du projet de recherches ». Malheureusement, je ne dispose pas d'assez d'espace pour détailler cela, mais j'espère parvenir à reformuler le travail, en commençant par le rendre plus succinct que les presque 600 pages actuelles. J'estime qu'il peut contribuer à élucider certains aspects jursqu'alors méconnus ou insuffisamment problématisés de cette « trajectoire intellectuelle et institutionnelle » de l'histoire orale au Brésil, spécialement quand on y ajoute d'autres interprétations déjà publiés – dans ce cas, oui, inaugurales –, surtout celles de Marieta de Moraes Ferreira, qui a été la personne qui s'est le plus penchée sur le sujet.

FSS : Pourriez-vous nous parler un peu de vos études postdoctorales, développées au sein du Laboratoire d'Histoire Orale et des Images de l'Université Fédéral Fluminense [LABHOI/UFF], sous la supervision de la professeure Ana Maria Mauad, qui a résulté en un très beau article que nous avons eu l'occasion de lire, lors d'un cours de la professeure Ana Maria Mauad, « *História Pública como prática e campo de reflexões: debates, trajetórias e experiências no Brasil* », dans le quel vous traitez quatre modalités que considérez comme élémentaires pour l'histoire publique.

RS : Le LABHOI est l'un des points de référence pour l'histoire publique au Brésil, aussi bien en ce qui concerne le rôle public de l'historien et le rôle de l'histoire en tant que propulseur des politiques publique, que pour ce qui est de l'écriture vidéographique de l'histoire. J'ai eu le plaisir et le privilège d'y suivre ce stage posdoctoral, en travaillant sous la supervision de la professeure Ana Maria Mauad, ainsi que de pouvoir travailler un peu sur la systématisation des pratiques d'histoire publique. En réalité, ce que j'ai proposé dans cette étude a été le développement d'une vision plus généreuse et large de l'histoire publique, pour échapper aux modèles préconisés, généralement importés, et cela implique en un travail de cartographie des différentes activités manipulés, d'une manière plus au moins explicite, par les principes de l'histoire publique. Il s'agit d'un travail encore à faire et qui exige un engagement collectif. Quoi qu'il en soit, d'une manière un peu impressionniste, j'ai essayé de réduire toute cette variété de pratiques à ces quatre engagements principaux de l'histoire publique: l'histoire faite *pour* le public (basée sur l'idée de l'élargissement des audiences et de l'occupation de nouveaux postes de travail), l'histoire faite *par le* public (basée sur la reconnaissance des variations non académiques, et en général non professionnelles, de l'écriture de l'histoire), l'histoire faite *avec* le public (rapprochée d'une histoire collaborative, très rapprochée de l'histoire orale et, plus récemment, de la culture numérique) et l'histoire et public (en tant

que point en commun pour une série de réflexions qui ont déjà été faites, avec l'emploi de clés telles que usages du passé, usages de la mémoire, etc.). Certaines personnes ont déjà proposé d'autres typologies, de telle sorte que celui-ci est un exercice qui manque d'inédit – mais ce que j'ai essayé de faire, c'est élargir ce cadre de telle sorte à ce qu'il ne soit pas réduit à la défense de l'une ou de l'autre perspective, ce qui est très commun dans la littérature étrangère, et au même temps le réduire en essayant d'identifier clairement les problématiques transversales de chaque modalité. En outre, c'est une division purement didactique, puisque les pratiques s'entrecroisent.

FSS : Nous avons eu l'information selon laquelle vous avez développé le projet d'un livre en partenariat avec la professeure Daphne Patai. Qu'est-ce que le public lecteur peut attendre de cet ouvrage ?

RS : Vous m'aviez demandé avant quels historiens ont joué un rôle important dans ma formation. Daphne Patai n'est pas historienne, mais son travail a contribué dans la définition de tout ce que je pense sur l'histoire orale – aussi bien lorsque je fais de l'histoire orale que quand je pense au développement de cette méthode et de ce champ. C'est son travail qui m'a montré que l'histoire orale pouvait être un chemin, avant même d'avoir commencé mes recherches dans la cadre du master. Le fait est que je suis passé de la condition de lecteur enthousiaste à celle d'un interlocuteur habituel et, à un certain moment, j'ai suggéré à Daphne de revisiter le travail que elle a fait dans les années 1980 et qui a résulté dans le livre *Brazilian Women Speak*, de 1988, une recueil d'histoires de vie de femmes brésiliennes, précédées de l'introduction fantastique que j'ai fini par traduire ensuite et que vois circuler intensément, heureusement ! Alors, ce que j'ai fait c'est re-interviewer les mêmes femmes que Daphne avait interviewées entre 1981 et 1983 – du moins celles que j'ai

rencontrées et qui ont accepté de parler. J'ai enregistré environ quinze longues entrevues qui sont à la base de ce livre que nous sommes en train d'écrire. Il est difficile de prévoir le résultat durant le processus, car il y a beaucoup de clés pour la réflexion qui sont découvertes pendant le trajet : l'histoire des deux processus d'enquête est, en soi, complètement distincte, en fonction des environnements culturels et politique, des circonstances institutionnelles de la réalisation. Et tout, ainsi que les histoires elles-mêmes, autorise à penser aux ruptures et aux continuités entre les années 1980 et les années 2010. Les histoires que j'ai enregistrées sont toutes fascinantes, chacune à sa manière. Maintenant, nous sommes en train de parcourir le chemin difficile de l'analyse et de l'interprétation, pour comprendre comment les histoires personnelles, dans leur deux temps, renvoient à des changements cultures plus amples, pour enquêter comment et pourquoi les personnes se racontent d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre... Finalement, c'est un travail en processus et les difficultés commencent justement en raison de l'absence de modèles. Jusqu'à présent, les expériences de travail avec des ensembles d'entrevues séparés par un intervalle si grand ont été rares – au moins dans le domaine de l'histoire orale, puisque dans d'autres domaines, tels que la Psychologie, travaillent depuis longtemps avec des études longitudinaux, sans parler du cinéma, des arts... Mais la question consiste à comment mobiliser l'outillage de notre champ pour penser à ces différents temps de la mémoire raconté.

FSS : Finalement, nous vous remercions vivement de votre entrevue et vous adressons une dernière question. Quels conseils vous donneriez aux jeunes historiens qui souhaitent suivre les chemins de l'histoire publique ?

RS : Fagno, je vous remercie pour cette entrevue et vous félicite pour votre dévouement et pour le dossier que vous de la Revue Observatório [UFT/UNESP] êtes en train de préparer. Je préfère ne pas donner des conseils, mais je peux conclure en réaffirmant que je vois l'histoire publique comme une pratique fascinante et comme un sujet prometteur, ce qui de ce fait exige une certaine précaution. Je finis en invitant les lecteurs à se rapprocher du Réseau Brésilien d'Histoire Publique et à participer de notre prochaine rencontre, en 2018.

RÉFÉRENCES

ALMEIDA, Juniele Rabelo de & ROVAI, Marta Gouveia de Oliveira. **Introdução à** história pública. São Paulo : Letra e Voz, 2011. 251p.

__________; MAUAD, A. M. [Org.]; SANTHIAGO, Ricardo [Org.]. **História pública no Brasil: Sentidos e itinerários.** 1ème éd. São Paulo : Letra e Voz, 2016. v. 1. 352p.